

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Jean-Marie Liziard (1880 / 1964)

mon grand-père, cultivateur



Par René Gouichoux

Je n'ai pas vraiment eu le temps de connaître le seul grand-parent qui me restait, mon grand-père maternel. Je retiens cependant quelques éléments significatifs, comme par exemple, en automne, quand il cueillait les noisettes à pleines mains et les fourrait avec agilité dans les poches de son beau costume du dimanche. Je me souviens de quelques parties de dominos que nous disputions l'été, assis à califourchon sur un banc de bois dans la petite courette de sa maison pendant que ma mère arrosait le sol en terre battue de la grande pièce du rez-de-chaussée. Je me souviens encore que mon grand-père criait « oh mâtin » à mon adresse quand je m'échinai à chasser d'un caillou ou l'autre la plus belle pomme rouge pas encore mûre du haut de son unique pommier de son minuscule jardinet. J'ignorais à l'époque la richesse que représentait ce pommier.

Je n'ai pas davantage de souvenirs, hélas. Ces quelques-uns, j'y tiens, bien évidemment.

D'une certaine manière, mon grand-père à moi ce fut M. Ourhan.

À l'époque, ma mère travaillait comme aide soignante dans un service hospitalier au CHU de Brest, le service Dunant, logé à l'autre bout de l'hosto comme en pénitence. Là, dans une immense cabane gris-marron datant de la dernière guerre se retrouvaient des vieux, des indigents et quelques malades psychiatriques.

Dans cet univers particulier, M. Ourhan surnageait. De taille moyenne, le teint mat, la moustache fine impeccablement taillée, il subjuguait son monde dans la cour de l'établissement. Là en effet, se déroulaient presque chaque jour des parties de pétanque. C'était un rituel immuable. Je distingue encore en mémoire M. Ourhan, sa boule quadrillée de stries en main, prendre le temps de viser, la paume

à hauteur de hanche, de s'appliquer à faire pivoter son poignet, toujours dans le même geste puis de lancer sa boule qui vient chasser celle de son adversaire presque à chaque fois. J'avais dix puis onze puis douze ans et il m'arrivait fréquemment de regarder les parties, alors que j'attendais la sortie de ma mère de son service.

Bien sûr M. Ourhan était mon champion. Il ne me parlait jamais, ne me lançait pas le moindre regard. Pourtant il m'espionnait à la dérobée derrière ses lunettes à monture d'écaille. Je sus plus tard par ma mère qu'il avait vécu dans cette cabane des oubliés de la cité parce que les vicissitudes de la vie l'y avaient conduit. La discrétion de la mère me taisait la totale réalité. M. Ourhan buvait parfois plus que de raison, et ne pouvant garder un travail, il avait fini chez les indigents où il trompait sa dépression constante par les ineffables parties de pétanque.

Un jour, j'avais douze ans, alors que les concurrents préparaient leurs équipes, M. Ourhan lança à la volée :

– Moi je joue avec le jeune, là.

Il me désignait d'un haussement de menton.

– Lui ? demanda un semi nigaud en me dévisageant d'un air peu amène (il souhaitait faire équipe avec le maître).

– Oui, ronchonna le père Ourhan.

Je ne sais plus qui me confia des boules mais nous jouâmes, je m'appliquai et nous gagnâmes. Par la suite, nous gagnâmes le plus souvent et M. Ourhan ne choisissait pas d'autre partenaire que moi.

J'avais treize ans quand mon vrai grand-père mourut. J'eus du chagrin. Il ne m'avait guère parlé pendant mon enfance mais à l'époque on parlait peu aux gamins. Mais je me souviens encore aujourd'hui de son beau visage de vieillard, de ses yeux bleus et clairs et francs, de sa peau tannée par le soleil et le travail des champs.

J'aimais sa maison austère de Landerneau, à 20 km de Brest où j'habitais, cette maison que je rejoignais avec ma mère en train, égrenant la litanie des noms des 5 à 6 arrêts de l'omnibus précédant notre destination comme ceux d'une promesse future. Landerneau, c'était les vacances, les balades en campagne, en forêt, au bord de la rivière. Landerneau c'était la maison toute simple que louait mon grand-père avec cette unique pièce qui servait de cuisine, de salle à manger et de chambre.

Mon grand-père mourut à Brest dans la maison de ma tante. En sortant de chez elle, après avoir salué le corps endimanché et beau comme un paysan dans son costume de sortie, je marchais au hasard des ruelles du quartier et me retrouvai sur la place Guérin, un des hauts-lieux brestois de rencontres de pétanque. Il n'y avait que la vue de ces troupes de joueurs de boules pour noyer ma peine. Soudain je le vis ; il s'apprêtait à viser. Je le regardais frapper la boule, avec réussite. Je restai un long moment tapi parmi les spectateurs pour observer M. Ourhan prendre mon chagrin. Puis, doucement, lentement, je reculais à tâtons, je revins chez moi, à la vie. Je pouvais pleurer mon grand-père. Il m'en restait encore un substitut pour me consoler.

(tous droits réservés)

